Document généré le 24 avr. 2024 05:53

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La rencontre de l'autre

Aldina da Silva

Volume 41, numéro 4 (244), août 1999

Pardonner?

URI : https://id.erudit.org/iderudit/32575ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

da Silva, A. (1999). La rencontre de l'autre. *Liberté*, *41*(4), 72–79.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ALDINA DA SILVA*

LA RENCONTRE DE L'AUTRE

L'Ange, c'est l'invitation à voir autrement les choses. Le pardon aussi est une manière de voir autrement les choses. Parce que c'est une annonciation, un passage.

Stanislas Breton

Le pardon. C'est une question difficile que celle du pardon ! Des théologiens ont souligné la gratuité du pardon. Le pardon ne s'achète pas. Quel prix serait assez haut ? En réalité, comment faire que ce qui a eu lieu n'ait pas eu lieu ? D'autres ont mis l'accent sur la relation entre le pardon et l'oubli. Or l'oubli peut à la limite effacer la blessure du champ de la conscience, mais pas du fond de la personne. Ce qui est passé n'est pas aboli. D'autres encore considèrent que l'acte de pardonner crée facilement une situation de supériorité. Il peut placer celui qui pardonne plus haut que celui qui est pardonné. Enfin, il y a ceux qui affirment que ne peut pardonner véritablement que celui qui lui-même a été d'abord pardonné. Dieu en Jésus-Christ nous donne son pardon et, si nous sommes croyants, en tant que pardonnés, il nous faut dès lors accorder gratuitement le pardon à celui qui nous a fait du mal.

* Aldina da Silva, historienne du Proche-Orient ancien (M.A.) et bibliste (Ph.D.) est actuellement professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Montréal.

Dans cet article, nous aborderons les questions soulevées ci-dessus à partir d'une histoire biblique racontée dans le livre de la Genèse, chapitres 37 à 50 : *L'Histoire de Joseph et de ses frères.* Nous suivrons les étapes suivantes : la faute et le refus de l'autre, la parole et la recherche de l'autre, et le pardon et la rencontre de l'autre. Mais, en premier, voici l'histoire.

L'histoire de Joseph et de ses frères

Dès le début de cette histoire, le lecteur est à bout de souffle. Avec un art consommé, le récit déploie devant nos yeux des scènes émouvantes, rythmées par de rapides changements de décor, d'habiles suspenses, des répétitions, qui nous invitent à suivre l'action dramatique de la recherche de l'autre. À partir du moment où l'animosité entre les frères ne leur permet plus de se parler amicalement, la route qui mène à leur reconnaissance nous déroute : il faut attendre plusieurs années de détours et de replis avant que la rencontre ne soit possible, et ceci en terre étrangère.

Fils de Jacob et de Rachel, Joseph est le fils préféré de son père. Il a le tort de raconter à ses frères deux rêves qui manifestent avec trop d'éclat la prédilection de son père pour lui. Jaloux, ses frères le vendent comme esclave. Il est emmené en Égypte, où il est jeté en prison, accusé par la femme du commandant des gardes Putiphar, qui ne lui pardonne pas d'avoir repoussé ses avances. Cela n'empêche pas Joseph de conquérir la faveur du Pharaon et de se hisser au plus haut rang des fonctionnaires égyptiens.

La faute et le refus de l'autre

Dès les premiers versets du chapitre 37, nous sommes en présence des personnages autour desquels se déroulera tout le récit : le père, le frère, les frères. Il s'agit vraiment d'une histoire de famille où la fraternité se pose dès le début. Poussé par son amour pour Joseph, Jacob

lui fait cadeau d'une tunique princière. Ce vêtement, signe du rang et de la position sociale de celui qui le porte, marque la place privilégiée de Joseph par rapport à ses frères. Cette situation déclenche la haine des frères qui deviennent incapables de lui parler en paix (shalom). De plus, Joseph, peut-être à cause de la tunique, rêve par deux fois qu'il sera roi.

> *Et voici que nous étions à lier des gerbes au milieu des champs, et voici que ma gerbe se leva et qu'elle se tint debout et voici que vos gerbes l'entourèrent et se prosternèrent devant ma gerbe.* (37, 7)

> *Voici que le soleil, la lune et onze étoiles se prosternaient devant moi.* (37, 9)

Non seulement il rêve, mais il raconte ses rêves à ses frères, qui comprennent de suite que les rêves des gerbes et des astres leur révèlent ce qui arrivera : la domination de Joseph. « Voudrais-tu régner sur nous en roi, ou bien nous dominer en maître ? » (37, 8) C'est trop ! La prétention de Joseph à la suprématie ne fait pas que remplir d'amertume le cœur de ses frères; elle menace en outre leur avenir, car elle risque de se réaliser. Ce frère doit disparaître ! Le voyant seul, loin de la maison paternelle, les frères le jettent dans une citerne, puis le vendent à des marchands en route pour l'Égypte. Pour être libérés de tout soupçon, ils présentent à leur père la tunique de Joseph qu'ils ont apparemment déchirée et plongée dans le sang d'un bouc. Le père se dit alors : « Une bête féroce l'a dévoré. » (37, 33)

La parole et la recherche de l'autre

Les frères haïssent Joseph. Le verbe « haïr », loin de désigner une simple attitude, traduit dans notre récit une action concrète d'hostilité. À partir de ce moment, il n'y a

pas de communication véritable entre les frères. Nous sommes donc en présence d'un double échec: celui de la parole et celui de la paix. Or, parler est la condition première de la reconnaissance de l'autre. Si on ne l'accueille pas dans le dialogue, on l'enferme dans un silence de détresse et d'angoisse. C'est ce qui arrive à Joseph et à ses frères. Dès qu'ils cessent de se parler, la paix disparaît et la méfiance s'installe. Ces deux mots, « parler » et « paix », parcourent toute cette histoire, délimitant l'itinéraire sinueux de la recherche de l'autre. Le dialogue entre les frères finit par se rétablir, mais le prix à payer est très élevé.

Un jour, alors que les frères font paître leurs troupeaux loin de la maison paternelle, le père prend l'initiative d'établir le bien-être de la famille et envoie Joseph vers eux.

> *Va, je t'envoie vers eux. Va voir la paix de tes frères et la paix du troupeau et rapporte-moi des nouvelles* (littéralement: la parole). (37, 13, 14)

Dans son errance à la recherche de la parole, Joseph croise un homme qui le questionne: « Que cherches-tu ? » (37, 15) Combien de fois n'est-il pas bien plus facile, parce que moins engageant, de se murer dans son silence ou d'adresser la parole à un inconnu plutôt qu'à celui qui est à côté ! Joseph lui répond: « Je cherche mes frères. » (37, 16) Il ne sait pas encore que la lancinante épreuve de la recherche de l'autre n'est qu'à ses débuts ! En effet, les frères n'ont qu'une chose en tête: se débarrasser de ce frère encombrant et, quand il s'approche, ils lui enlèvent la tunique princière qu'il a sur lui et le jettent dans une citerne. Ces gestes posés par les frères sont très significatifs. Le dépouillement de la tunique symbolise la mort de Joseph et la citerne, son tombeau. Une fois Joseph « tué » et « enterré », le dialogue devient muet. Pourtant,

de cachot dans lequel Joseph doit disparaître, la citerne devient finalement le refuge qui lui sauve la vie. La rencontre de l'autre est toujours possible.

Vendu par ses frères comme esclave, accusé faussement par la femme de son maître, emprisonné par celui-ci, Joseph s'élève malgré tout et contre toute attente jusqu'à devenir maître de l'Égypte. Des années se sont écoulées, mais il n'oublie pas sa famille, ses frères... Il attend. La famine ravage alors l'Égypte et les pays qui l'entourent. Devant l'impératif de la famine, les frères cherchent en Égypte le seul endroit où il y a de la nourriture, grâce à la bonne intendance de Joseph, là où il y a des céréales. En arrivant, ils retrouvent Joseph et se prosternent devant lui. Ce ne sont pas les véritables « retrouvailles » témoignant d'une fraternité rétablie. La reprise de la parole entre eux n'est pas encore possible parce que Joseph reconnaît ses frères, mais ceux-ci ne le reconnaissent pas dans la personne du premier ministre de l'Égypte. Certes, ils se parlent, mais c'est un dialogue déguisé, interposé, « car il y avait un interprète » (42, 23).

Après plusieurs péripéties, Joseph révèle son identité à ses frères. Il leur dit : « Je suis Joseph [...] Avancez donc vers moi. » (45, 3, 4) Il prend ainsi l'initiative. Il appelle ses frères. Or, la fraternité avait été rompue par l'éloignement de Joseph du cercle des frères. Maintenant les frères se déplacent pour aller vers Joseph : « et ils s'avancèrent » (45, 4). Voilà qu'ils se retrouvent. Alors Joseph embrasse tendrement tous les frères et les couvre de larmes (45,15). Cependant le dialogue n'est véritablement restauré que lorsque les frères lui adressent la parole : « Ses frères parlèrent avec lui. » (45, 15) Cette phrase recrée l'équilibre entre les frères. Elle témoigne que la parole, coupée dès le début puisque les frères « ne pouvaient pas se parler en paix », est maintenant rétablie. En reprenant la parole, les frères sont devenus une famille.

Le pardon et la rencontre de l'autre

Finalement les frères et le père descendent en Égypte. L'harmonie paraît complète et cependant, pour qu'elle soit véritable, il est nécessaire que les frères soient en paix avec leur conscience. Certes, Joseph a déjà accueilli ses frères, mais ceux-ci éprouvent encore les sursauts d'une conscience qui n'a pas vécu le pardon. Peut-être les frères doutent-ils de la sincérité de Joseph parce qu'eux-mêmes sont incapables de se pardonner. C'est pourquoi, après la mort de Jacob, ils redoutent un règlement de comptes. Joseph peut vouloir se venger : « Si jamais il nous prenait en haine et nous rendait tout le mal que nous avons perpétré contre lui ! » (50, 15) Pour éviter une telle situation, les frères demandent explicitement pardon. Ils n'osent pas le faire personnellement, tant leur appréhension est grande, mais ils délèguent un messager pour plaider leur cause. Leur insécurité est extrême. Ils n'ont pas encore assumé le passé. À la fin, le récit revient ainsi sur ce qui n'a jamais été liquidé entre eux, la question de la faute commise.

Ils firent donc dire à Joseph :

> *Ton père a donné cet ordre avant sa mort : vous parlerez ainsi à Joseph : « Ah ! pardonne, de grâce, le forfait de tes frères et leur péché ; car ils ont perpétré du mal contre toi ! Et maintenant, veuille pardonner le forfait des serviteurs du Dieu de ton père ». Joseph pleura, quand on lui parla ainsi.* (50,17)

Joseph pleure de joie et, quand ses frères se prosternent par terre devant lui encore une fois, il n'a qu'une parole à leur dire : « Ne craignez pas ! Suis-je à la place de Dieu ? » (50, 19) La rencontre ne pouvait se faire si Joseph accordait solennellement le pardon aux frères, créant de la sorte une nouvelle dépendance. Or, l'expérience du par-

don est une expérience de liberté. Les frères s'affirment esclaves de Joseph: « Voici que nous sommes tes esclaves ! » (50, 18) Joseph les rend libres. Pardonner, c'est le pouvoir d'exister, d'être autonome. C'est le pouvoir de se souvenir du passé pour l'assimiler et en faire un élément de notre histoire. En ce sens, le pardon est créateur. L'histoire de Joseph et de ses frères l'affirme d'une façon admirable. Non, Joseph n'est pas à la place de Dieu, l'Unique qui peut vraiment créer du neuf. Joseph s'est limité tout simplement à consoler ses frères et à parler à leur cœur (50, 21). La parole renaît comme don, comme acte de présence à l'autre. Les frères se rencontrent finalement.

« L'enfer, ce serait le passé définitivement imposé, un passé fermeture », dit encore Stanislas Breton. Joseph a compris que, réduit à lui-même, l'être humain est encore moins que lui-même. Par contre, l'accueil de l'autre crée une ouverture sans limites. Dès lors, il part à la découverte de son prochain, de celui, de ceux qui vivaient sous le même toit et dont il n'avait pas pris le temps de se rapprocher. Seulement ainsi, la blessure de l'absence peut devenir guérison par la présence; le silence destructeur peut devenir parole signifiante.

Orientation bibliographique

Basset, L., *Le pardon originel. De l'abîme du mal au pouvoir de pardonner*, Genève, Labor et Fides, 1995.

Da Silva, A., *Joseph face à ses frères. Un appel à mieux dialoguer aujourd'hui*, Montréal, Médiaspaul, 1996.

Da Silva, A., *La Symbolique des rêves et des vêtements dans l'histoire de Joseph et de ses frères*, Montréal, Fides, 1994.

« Le pardon », *Concilium* 204 (1986): 1-134 (collectif).

« Le pardon. Briser la dette et l'oubli », *Autrement*, Série morales, nº 4, Paris, Éditions Autrement, 1991 (collectif).